

Les Papillons de la Reine

Par Alana Joli Abbott

Il était une fois, dans un pays très lointain, une reine qui nourrissait un amour passionné pour les papillons. Son palais abritait une fort belle ménagerie, mais le jardin aux papillons en était la pièce maîtresse. La reine aimait tellement ses papillons qu'elle ne pouvait se résoudre à les voir partir l'hiver ; aussi encercla-t-elle le jardin de murs de verre, de manière à pouvoir admirer leurs ailes semblables à des bijoux multicolores quelle que soit la saison.

Ce pays très lointain abritait également une sorcière, laquelle vivait au fond des bois. Elle était reconnue pour ses potions, et les voyageurs en proie au désespoir bravaient les dangers de la sombre forêt afin de faire appel à ses services. Elle aussi possédait un merveilleux jardin, qu'elle récoltait avec parcimonie en respectant le rythme des saisons : herbes et fleurs l'été, houx et gui l'hiver.

Un hiver, alors que les papillons du palais étaient mal en point, la reine envoya chercher la sorcière, qui quitta alors ses bois afin de répondre à la royale convocation. Une fois sur place, la reine et elle se disputèrent violemment, après quoi un blizzard terrible s'abattit sur le pays. Lorsque le blizzard se retira enfin, la sorcière était partie et tout semblait être rentré dans l'ordre.

Ce printemps là, le temps ne se réchauffa guère, la neige ne fondit pas et des monstres firent leur apparition.

Au début, il n'y eut qu'une petite bête de la taille d'un chat, mais dotée d'ailes noires comme la nuit et de dents acérées telles des lames.

Puis, apparut une gigantesque créature, munie de mille pattes faisant chacune la taille d'un bœuf. Elle écumait les routes, sa large gueule béante avalant sans peine les chariots transportant les dernières réserves de grain. Un autre monstre, ailé de bleu et aux griffes telles des faucilles, tourmentait les marchands à l'extérieur du palais. Mais le pire, c'est que le jardin de la reine, sa serre aux papillons, n'abritait plus de magnifiques insectes aux ailes multicolores, mais d'affreuses créatures difformes, toutes en crocs, griffes et ailes écailleuses. La reine annonça alors que quiconque saurait empêcher la sorcière de transformer les papillons du royaume en monstres, recevrait en récompense la moitié du royaume. Nombreux furent les princes étrangers, innombrables les second fils et filles, à tenter leur chance ; combattant les monstres et recherchant la sorcière. Mais les monstres les mirent en déroute, les dangers inhérents à un hiver prolongé vinrent à bout de leur résolution dans la forêt ; quant à la sorcière, elle n'occupait plus sa maisonnette au fond des bois.

Dans un petit village en bordure de la forêt vivaient un bûcheron et sa fille. Au village, le bûcheron était réputé courageux, bravant les dangers de la forêt. Il se rendait au plus profond des bois, et y passait parfois plusieurs jours, afin d'en rapporter les plus beaux madriers. Si certains villages alentours souffraient de l'hiver par manque de bois de chauffage, ce village-ci était toujours bien approvisionné. Lorsque les monstres apparurent, les gens de passage commencèrent à murmurer que le bûcheron devait être un complice de la sorcière, raison pour laquelle il était capable de subvenir aux besoins de sa fille et de son village. Alors, le bûcheron prit peur – pas pour lui, mais pour sa fille.

« Je pars pour un long voyage, » lui dit-il. « Il y a du bois en quantité suffisante jusqu'à mon retour, et si tu vas faire les corvées de la veuve qui vit au bout du chemin, elle te donnera des œufs de son poulailler, ainsi que des pommes et du fromage de sa réserve personnelle. Tu ne mourras pas de faim. »

« Mais, et les monstres ? » s'enquit la fille. « Tu n'as pas peur ? »

Le bûcheron sourit. « Je n'ai pas peur des papillons, » lui répondit-il. « Souviens-toi de ce que je t'ai appris : sois bienveillante, et tout ira bien. » Puis, il partit en voyage, laissant sa fille à la maison. La jeune fille était surnommée Hélène-la-futée, car elle posait sans cesse des questions et n'acceptait jamais de réponses simplistes telles que « on a toujours fait comme ça ». Hélène-la-futée pensait bien entendu que son père était courageux, mais pas parce qu'il ne craignait pas la forêt : plutôt parce qu'il avait appris son fonctionnement. Elle l'avait accompagné plus d'une fois, et avait constaté qu'il ne choisissait jamais les arbres les plus simples à abattre. Au lieu de cela, il sélectionnait des arbres en compétition avec d'autres pour une source de lumière ou d'eau, éliminant l'un de manière à ce que l'autre puisse se renforcer, et ainsi mieux servir les animaux de la forêt. Elle l'avait vu parler aux animaux comme s'ils pouvaient le comprendre ; et elle savait que si d'aventure il trouvait un buisson couvert de baies comestibles, il n'en prélèverait que ce qu'Hélène et lui pourraient manger, laissant le reste aux ours et aux abeilles. Hélène soupçonnait son père d'être effectivement ami avec la sorcière des bois, mais elle savait pertinemment que jamais il n'aurait fait de mal aux villageois ou aux voyageurs. Elle se mit alors à réfléchir au problème des monstres, et en arriva rapidement à la conclusion qu'il lui faudrait parler elle-même avec la sorcière des bois. Peut-être pourrait-elle la convaincre de revenir sur ses actions, et gagner au passage la moitié d'un royaume – bien qu'elle n'ait aucune idée de ce qu'elle pourrait bien en faire. Si la récompense ne l'intéressait que très moyennement, elle était en revanche curieuse de savoir ce qui pouvait bien pousser quelqu'un à créer des monstres, et bien déterminée à obtenir une réponse à cette question.

Hélène-la-futée se mit alors à rassembler des vivres et des fournitures. Il lui faudrait du pain et de la nourriture, elle économisa donc chaque soir sur sa ration de pommes et d'œufs, qu'elle recevait après avoir aidé la veuve. Y ajoutant une quantité de bois, elle les échangea au boulanger contre du pain et des galettes. En revanche, elle conserva le fromage pour elle-même. Elle possédait déjà de bons vêtements de voyage, mais ce début de printemps s'avérant froid et en prévision d'un long voyage au fond des bois, elle échangea un peu plus de son bois contre une paire de moufles en cuir doublées de fourrure de lapin, et un long manteau pourvu de nombreuses poches. Hélène prépara un baluchon contenant un briquet, la nourriture ainsi rassemblée et une grande couverture qui lui servirait d'abri, avant de se mettre en route. Elle suivit l'un des chemins souvent utilisés par son père, et partit en quête de réponses.

À peine avait-elle pénétré dans la forêt qu'elle tomba sur un renard pris dans un piège. Son pelage blanc se confondait si bien avec le manteau neigeux qu'elle ne l'aurait pas vu sans la tâche de sang maculant sa patte. Hélène-la-futée s'approcha précautionneusement de l'animal, de manière à ne pas l'effrayer, de crainte qu'il ne la morde.

« Ne crains rien, jeune fille, » dit le renard. « Si tu m'aides à m'échapper de ce piège, je ne te mordrai pas. »

Hélène s'approcha avec plus de confiance et examina le piège. « C'est entendu, Renard, si tu promets de ne pas me mordre, je vais te libérer de ce piège. » Elle se pencha alors, de manière à mieux appréhender le fonctionnement du piège, et comprit qu'elle pourrait se servir de son couteau pour entrouvrir les dents du piège, puis d'un bâton pour élargir progressivement cet espace, jusqu'à ce que le renard ait suffisamment de jeu pour pouvoir retirer sa patte. Avec prudence et en prenant son temps, elle ouvrit le piège, petit à petit, de manière à ce qu'il ne se referme ni sur ses doigts, ni sur la patte du pauvre renard. Enfin, le renard parvint à s'extraire du piège et tenta de s'enfuir en bondissant, mais trébucha dans la neige.

« Tu ne pourras pas repartir sans un minimum de soins, » lui dit-elle en se saisissant d'un bandage dans son sac – car elle avait soigneusement préparé son voyage et savait qu'elle risquait d'en avoir

besoin. Elle couvrit la plaie du renard, et ce dernier examina le bandage d'un air dubitatif. « Je ne vais pas être capable de chasser avec ça sur la patte, » dit-il.

« Dans ce cas, tu vas devoir voyager avec moi jusqu'à ce que tu sois guéri, » lui répondit Hélène-la-futée tout en lui présentant un morceau de fromage. Elle savait qu'elle devrait être économe : elle n'avait de vivres que pour une seule personne, mais se dit qu'un renard n'aurait pas un appétit tel qu'il vendrait à bout de ses réserves, les condamnant tous deux à mourir de faim.

« As-tu vu des monstres ? » demanda-t-elle au renard.

« Les seuls monstres présents dans cette partie des bois ne me font pas peur, » répondit le renard en claquant sa mâchoire et en grimaçant de toutes ses dents aiguisées.

Cette nuit là, ils campèrent dans les bois. Hélène ramassa du petit bois et fit un feu qui leur tint chaud. Elle accrocha également sa couverture aux branches d'un arbre de manière à former un abri. Le renard et elle se pelotonnèrent l'un contre l'autre dans son long et chaud manteau, et la fourrure du renard lui tint encore plus chaud que le feu.

Le lendemain, le duo continua de suivre la piste du bûcheron, laquelle s'enfonçait plus profondément dans les bois. Lorsqu'ils firent halte pour prendre un déjeuner frugal près d'un étang gelé, Hélène donnant au renard un peu plus de son fromage et mangeant elle-même une pomme, elle remarqua un cygne allongé près de la berge. Une fois de plus, Hélène s'approcha précautionneusement afin de ne pas effrayer l'imposant oiseau, mais ce dernier était si faible qu'il ne put que cligner des yeux. Elle vit alors que les pattes du cygne étaient prises dans la glace et qu'il ne pouvait pas bouger.

« De l'eau, » croassa l'oiseau, et Hélène lui donna un peu de l'eau qu'elle conservait dans une gourde sous son manteau. Elle lui donna ensuite un peu de pain afin qu'il regagne quelques forces, tout en s'interrogeant sur la manière dont elle pourrait le libérer.

« Comment as-tu fait pour te coincer les pattes dans l'étang, gros bêta ? » demanda le renard pendant qu'Hélène allumait un petit feu.

Le cygne lança un regard noir au renard. « Si tu veux tout savoir, » dit-il, sa voix ayant retrouvé un peu de force grâce à l'eau et à la nourriture, « il y a eu une tempête soudaine. Je nageais tranquillement quand l'eau s'est mise à geler. Je me suis retrouvé coincé alors que j'avais presque atteint le rivage. »

Pendant que le cygne racontait son histoire, Hélène mit quelques pierres à chauffer dans les flammes. Elle se servit de son couteau pour les sortir du feu, les transporta à l'aide de ses mouffles épaisses puis les déposa sur la glace entourant les pattes du cygne. Ce ne fut pas une mince affaire, et Hélène dut prendre garde à ce que son feu ne se propage pas aux jeunes pousses d'herbes transperçant la neige ça et là, mais bientôt, la glace entourant le cygne fondit et l'oiseau était libre. Il s'éloigna de l'étang en boitillant, et Hélène procéda à un rapide calcul mental : pourrait-elle assurer la subsistance de l'oiseau si celui-ci voyageait avec eux ?

« Tu vas nous accompagner jusqu'à ce que tu sois guéri, » dit-elle au cygne, lequel accepta. « As-tu vu des monstres ? »

« Aucun que je craigne, » dit le cygne. « Mon bec est vif et mes ailes puissantes. »

« Pas aussi puissantes que mes crocs, » dit le renard. Le cygne et le renard se chamaillèrent alors comme de vieux amis, ce qui anima le trajet et rendit le voyage moins solitaire.

Cette nuit là, ils atteignirent un campement que le bûcheron avait utilisé à maintes reprises, comme en témoignaient les nombreux chemins s'en éloignant pour s'enfoncer plus avant dans les bois.

Hélène-la-futée installa l'abri, fit un feu, et se pelotonna avec le renard et le cygne sous son long manteau. Les pattes du cygne étaient toujours glaciales, mais ses plumes étaient chaudes, si bien qu'une fois de plus, Hélène eut bien plus chaud que si elle avait été seule au coin du feu.

Le lendemain matin, Hélène s'aperçut qu'un serpent fatigué s'était glissé dans sa poche. « Tes poches sssssont sssssi chaudes, » siffla le serpent. « Je peux ressssster ? »

Hélène songea avec inquiétude à ses réserves de nourriture, mais voyant la neige l'entourant, elle se remémora le conseil de son père. « Bien entendu, » dit-elle au serpent. « Peut-être que demain, le printemps arrivera. »

« Alors il n'y aura plus de monsssstres, » dit le serpent, mais avant qu'elle ne puisse lui demander ce qu'il voulait dire par là, le serpent s'était endormi.

Un autre jour passa, ainsi qu'une autre nuit. La joyeuse compagnie émulait la bonne humeur le jour et se tenait chaud la nuit, même si le serpent ne sortait de son sommeil qu'au moment des repas.

Le lendemain, ils rencontrèrent deux loups. Les bois s'ouvrirent sur une clairière d'où le chemin repartait en formant une fourche. Un grand loup blanc veillait sur chacun des embranchements.

« Nous sommes les loups de la sorcière, » dirent-ils à l'unisson. « Vous pouvez poser une question à l'un d'entre nous afin de choisir votre chemin. Mais prenez garde : l'un d'entre nous ment toujours, tandis que l'autre dit toujours la vérité. »

Hélène-la-futée réfléchissait à l'énigme lorsque le renard déclara : « Cette proposition est forcément fautive, car si l'un de vous ment toujours et que l'autre dit toujours la vérité, vous ne pourriez pas déclamer cette énigme à l'unisson – ni rien d'autre, d'ailleurs. »

« L'énoncé de l'énigme n'est pas soumis à cette condition, » déclara prudemment l'un des loups.

« L'énigme serait impossible à résoudre si nous ne pouvions vous la soumettre. »

« Ça, c'est la vérité vraie, » dit le renard en se tournant vers Hélène, un sourire malicieux étirant ses lèvres.

Hélène la futée s'approcha du loup qui s'était adressé au renard. « Si je veux aller voir la sorcière, quel chemin l'autre loup me dirait-il d'emprunter ? »

« Le sien, » dit le premier loup.

Hélène choisit alors le chemin du loup que le renard avait identifié comme ayant dit la vérité, et les compagnons s'enfoncèrent de nouveau dans les bois. Ils n'eurent pas loin à aller avant de tomber sur une cahute décrépie au jardin parsemé d'ossements. Le serpent s'enroula autour du poignet d'Hélène et serra doucement. Cette dernière hocha la tête d'un air résolu, et s'engagea courageusement dans le jardin.

À mesure qu'elle avançait, elle remarqua que les os n'étaient que des branches aux formes étranges, que la cahute était en fait une chaumière, et que ce qui ressemblait à un mauvais entretien n'était que des herbes accrochées à sécher aux fenêtres et au rebord du toit.

Hélène-la-futée frappa à la porte, qui s'ouvrit, puis elle passa la tête dans l'entrebâillement, voyant alors une vieille femme remuer quelque chose dans un énorme chaudron. Humant l'air, elle identifia des odeurs de pommes de terre et de venaison, et non pas l'étrange odeur âcre de la magie.

« Bonjour Grand-Mère, » dit poliment Hélène-la-futée en s'adressant à la vieille femme avec un respect teinté de candeur que son père aurait approuvé. « Sommes-nous arrivés au bon moment pour goûter ton délicieux ragoût ? »

La sorcière rit et les invita à entrer. Le renard, le cygne, Hélène et le serpent prirent place à la table de la sorcière, et la vieille femme leur offrit du pain et du ragoût, réchauffant leurs corps et leurs cœurs.

« Tu as parcouru bien du chemin pour venir me voir, » dit la sorcière une fois le repas terminé.

« Pourquoi es-tu venue ? »

« Je vous demande humblement de bien vouloir retourner les monstres à leurs formes originales de papillons, » répondit Hélène-la-futée. « Les gens ont peur, et les routes ne sont pas sûres. »

« Je pourrais, » dit la sorcière, « mais je n'en ferai rien. Il est préférable qu'un sort soit annulé par la personne qui l'a incanté. »

Le serpent se glissa hors de la poche d'Hélène pour s'enrouler autour du manche d'un petit miroir d'argent posé près de la cheminée de la sorcière.

« Pouvez-vous faire quelque chose au sujet de l'hiver ? » demanda Hélène, pensive. Si la sorcière n'était pas à l'origine du sort...

« Le printemps viendra en son temps, » l'assura la sorcière. « Mais avec le retour des papillons, il y aura plus de monstres encore. »

Elle jeta un coup d'œil à la fenêtre. « Oui, je pense qu'il serait bon que l'hiver dure encore un peu. » Hélène-la-futée constata alors que, tandis que la sorcière parlait, son haleine déposait du givre sur la vitre et qu'une neige légère tombait sur son jardin.

Hélène tenta une dernière question. « M'accompagnez-vous voir la reine ? »

« Oh, la reine et moi nous sommes déjà tout dit, » répondit la sorcière. « Mais emmène donc le miroir que ton ami a trouvé. J'ai dans l'idée qu'il te sera utile. »

Lorsque les compagnons quittèrent la mesure de la sorcière, ils s'aperçurent qu'ils se trouvaient dans les bois juste derrière le village d'Hélène.

« Que vas-tu faire maintenant ? » demanda le cygne.

« Je vais demander une audience à la reine, » répondit Hélène, le serpent confortablement enroulé autour de son poignet, et sa main enserrant le manche du miroir dans la poche de son long manteau. Le trajet jusqu'au château fut moins long que celui menant à la mesure de la sorcière ; et si les gens manifestèrent la moindre curiosité à l'égard d'une jeune fille voyageant en compagnie d'un renard, d'un cygne et d'un serpent, ils ne posèrent aucune question. Hélène-la-futée attendit patiemment son tour, et après un long moment, elle fut autorisée à pénétrer dans la salle d'audience où elle s'agenouilla devant la reine.

« Quelles nouvelles m'apportes-tu, mon enfant ? » lui demanda la reine. Sa voix était pareille à de la glace, acerbe et cassante.

« J'ai vu la sorcière, » répondit calmement Hélène. « Elle retarde l'arrivée du printemps pour empêcher le retour des papillons jusqu'à ce que nous trouvions un moyen de vaincre les monstres. » Le rire sans joie de la reine claqua dans la salle. « Mais elle refuse de s'occuper du problème des monstres ? » s'enquit la reine.

Hélène-la-futée leva les yeux sur la reine et sortit le miroir de sa poche. « En effet, votre majesté, » lui dit-elle. « La sorcière dit que vous devez chasser les monstres vous-même. »

La reine s'approcha pour frapper Hélène, mais le cygne s'interposa, ses ailes déployées. Hélène en profita pour lever le miroir de manière à ce que la reine soit forcée de s'y mirer. Alors la reine comprit : sa peur était à l'origine de la création des monstres. Le mal affligeant ses papillons n'était rien d'autre que le désespoir lié à une vie de captivité, et la reine, de crainte de les perdre pour toujours, ne fit que resserrer son emprise sur eux. Dans le miroir, elle vit la peur et le désespoir donner forme à un sort qui transforma le monstre vivant dans son cœur en un monstre de chair et de sang, harcelant son royaume. Une larme roula sur sa joue et le cygne, voyant que la reine s'approchait désormais d'Hélène animée de bonnes intentions, se retira.

« Je suis désolée, mon enfant, » dit la reine. « J'étais incapable de voir la vérité en face. »

« Aimez-les, votre majesté, » dit Hélène-la-futée.

« Je vais m'y employer. »

La reine mena Hélène et ses compagnons jusqu'au jardin aux papillons où elle ouvrit les portes. Ses gardes tentèrent de l'en empêcher, en vain, et la serre libéra non pas des monstres, mais des

dizaines et des dizaines de papillons multicolores aux ailes brillant tels des bijoux, qui s'envolèrent dans la chaude lumière du soleil. Les températures se radoucirent considérablement ce jour là, tandis qu'Hélène et la reine regardèrent les papillons s'envoler jusqu'au dernier.

Hélène-la-futée refusa la moitié du royaume que la reine voulait lui confier, mais cette dernière ne la laissa pas partir les mains vides et Hélène dut accepter une très belle coupe en argent. Elle dut aussi promettre de revenir afin d'aider la reine en cas de problèmes. Lorsqu'Hélène rentra enfin chez elle, son père l'accueillit à la porte et l'invita à entrer.